

CHAPITRE V.

PORPHYRE.

Le nom de Porphyre est presque toujours associé à celui de Celse, dans l'énumération des premiers ennemis du Christianisme. Ce philosophe, qui devint le chef de l'école néo-platonicienne après la mort de Plotin, était né en 232, à Tyr; il mourut à Rome¹ vers 305. C'était un vaste esprit, qui toucha à tout, avec plus de facilité que de profondeur. Il écrivit plus de cinquante ouvrages sur l'histoire, les sciences, la littérature et la philosophie. L'étendue de son érudition a été louée, même par les Pères. Saint Augustin l'appelle : « le plus docte des philosophes². » Son style est clair et correct, mais souvent incolore. Son historien, Eunape, pour peindre son talent d'exposition, dit qu'il était comme la

¹ D'après Eunape, *Vitæ philosophorum, Porphyrius*, édit. Didot, p. 457. S. Jérôme le fait mourir en Sicile, *In Ezech.*, t. xxv, col. 577. Tout ce que l'on sait sur Porphyre est réuni dans Smith's *Dictionary of Greek and Roman Biography*, t. III, p. 498-502.

² S. Augustin, *De Civ. Dei*, xix, 22, t. xli, col. 650; cf. *ibid.*, x, 32, col. 312, et xxi, 3, col. 754 : « Porphyrio, nobilissimo philosopho paganorum. » Voir aussi Eusèbe, *Præp. Ev.*, v, 14, t. xxi, col. 348.

chaîne de Mercure, jetée entre les dieux et les mortels¹. Il varia dans ses opinions théologiques : ses écrits philosophiques comme ses écrits contre les chrétiens en fournissent la preuve². La réputation dont il jouissait, jointe à la connaissance qu'il avait acquise de l'Ancien et du Nouveau Testament³ et dont il abusa contre nos Saintes Écritures, le mirent en état de faire beaucoup de mal à la religion nouvelle dans l'esprit des païens.

Ses théories philosophiques sont principalement dirigées contre le Christianisme, ainsi que sa manière de concevoir et d'expliquer la religion des Grecs, « et quelque grossier que puisse paraître aujourd'hui [son] système mythologique, il est vraisemblable que Porphyre, en le construisant, méditait de s'en faire une arme contre les Chrétiens⁴. » Le paganisme, blessé à mort, trouvait bons tous les moyens qui lui semblaient propres à prolonger sa vie. Il commençait à avoir peur du Christianisme, tout en affectant de le mépriser. Le successeur de Plotin travailla donc d'abord à combattre indirectement la foi nouvelle, par des écrits divers.

Saint Augustin avait remarqué que le coryphée du néoplatonisme, dans plusieurs endroits de ses écrits, se

¹ Eunape, *Porphyrius*, édit. Didot, p. 457.

² Id., *ibid.*, p. 456.

³ Théodoret, *Græc. affect. curatio*, vii, t. lxxxiii, col. 1001. — Porphyre cite la Genèse, i, 2, dans son *De Antro nympharum*, 10, édit. Didot, p. 90. — Nous savons aussi que son école admirait le premier chapitre de l'Évangile de S. Jean. Théodoret, *loc. cit.*, ii, col. 852; Eusèbe, *Præp. Ev.*, xi, 19, t. xxi, col. 900.

⁴ J. Simon, *Histoire de l'école d'Alexandrie*, t. II, p. 135.

près les oracles¹, ouvrage célèbre chez les Pères du iv^e siècle, qui l'ont fréquemment cité². Eusèbe en résume le but en ces termes : « Dans un ouvrage qu'il a composé sur la philosophie des oracles, il a recueilli les oracles d'Apollon, des autres dieux et des bons démons; il a choisi particulièrement ceux qui lui paraissaient les plus propres à établir la puissance et la vertu de ses prétendus dieux, et à concilier du crédit à la théosophie, comme il se plaît à l'appeler³. »

D'après Eunape⁴, Porphyre avait composé *La philosophie d'après les oracles* dans sa jeunesse. M. Wolff croit qu'elle était divisée en trois livres, contenant les oracles qui se rapportaient 1^o aux dieux, 2^o aux démons ou bons génies et 3^o aux héros⁵. Non seulement le philosophe tyrien concluait de ses oracles l'excellence du polythéisme, il en tirait aussi la preuve de la fausseté de la doctrine chrétienne, en rapportant ce que les dieux

¹ Περὶ τῆς ἐκ λαγίων φιλοσοφίας. Des fragments de cet ouvrage nous ont été conservés dans Eusèbe, *Præp. evang.*, iv, 7 et suiv., t. XXI, col. 249 et suiv.; par Théodoret, *Græc. affect. curat.*, x, t. LXXXIII, col. 1062-1073 et passim; par Lactance, *Inst. div.*, t. VI, col. 149 et passim; saint Augustin, *De Civ. Dei*, XIX, 23, t. XLI, col. 650. Un helléniste allemand, M. G. Wolff, a recueilli tout ce qui reste de cette œuvre de Porphyre et a cherché à la reconstituer : *Porphyrii de Philosophia ex oraculis haurienda librorum reliquæ*, in-8°, Berlin, 1856.

² Il avait été traduit en latin. S. Augustin, *De Civ. Dei*, XIX, 23, t. XLI, col. 650.

³ Eusèbe, *Præp. evang.*, iv, 6, t. XXI, col. 249; dans Migne, *Démonstrations évangéliques*, t. I, col. 608.

⁴ Eunape, *Porphyr.*, p. 457. Cf. Wolff, *Porphyrii de Philosophia reliquæ*, p. 38.

⁵ G. Wolff, *ibid.*, p. 42-43.

avaient dit de Jésus-Christ et de ses sectateurs. Sans méconnaître les grandes qualités du fondateur de la religion nouvelle, les oracles le réduisaient aux proportions d'un sage; comme les rationalistes contemporains, ils en faisaient un grand homme, mais lui refusaient le caractère divin.

Voici des extraits de l'ouvrage de Porphyre, conservés par Eusèbe, qui nous font connaître ce qu'il pensait du Christ et des chrétiens :

« Ce que je vais dire semblera bien étrange à plusieurs personnes. Les dieux ont publié la profonde religion du Christ, son immortalité, et n'ont parlé de lui qu'avec respect. » Plus loin, il (l'oracle d'Hécate) répond ainsi à ceux qui demandent si le Christ était Dieu : « Le sage sait que « l'âme immortelle est supérieure au corps, et l'âme de « cet homme fut remplie d'une religion insigne. » Ainsi, il avoue sa piété; il avoue que la mort n'aura pas plus d'empire sur son âme que les chrétiens honorent d'un culte insensé, que sur celle des autres hommes. Voici ce qu'il répondit à ceux qui demandaient pourquoi il fut livré au supplice : « Le corps de l'homme est toujours exposé à la « douleur, mais l'âme que la religion anime s'élève aux « cieus. » Cet écrivain (Porphyre) ajoute à cet oracle les paroles suivantes : « Il fut donc saint et s'éleva vers le ciel « comme les âmes saintes. Cessez donc de le blasphémer, et « ayez plutôt compassion de l'ignorance de ses adorateurs¹. »

¹ Eusèbe, *Demonst. evang.*, III, 6, t. XXII, col. 236-238; Migne, *Démonstrations évangéliques*, t. II, col. 111; Wolff, *Porphyrii de Philosophia ex oraculis reliquæ*, n^o 316, p. 180. Saint Augustin a rapporté le premier oracle en ces termes : « Præter opinionem profecto quibusdam videatur esse, quod dicturi sumus. Christum enim

Lactance nous a conservé un oracle analogue d'Apollon de Milet; nous ne pouvons pas affirmer avec certitude qu'il l'a tiré du recueil de Porphyre, cela est néanmoins vraisemblable à cause des nombreux emprunts qu'il lui a faits :

Θνητὸς ἔην κατὰ σάρκα, σοφὸς τερατιώδεσιν ἔργοις,
Ἄλλ' ὑπὸ Χαλδαίοισι, δικασπολταῖσιν ἄλωκώς,
Γομφοθεὶς σκολόπεσσι πικρὴν ἀνέπλησε τελευτήν¹.

Il était mortel par la chair, sage par ses œuvres merveilleuses,
Mais condamné par le jugement des Chaldéens (les Juifs),
Cloué à la croix, il souffrit une mort amère.

La collection d'oracles de Porphyre contenait une réponse d'Apollon relative à une chrétienne; elle est ainsi rapportée par saint Augustin et rend un hommage involontaire, mais éclatant, à la fermeté de la foi des premiers chrétiens² :

dii piissimum pronuntiaverunt et immortalem factum et cum bona prædicatione ejus meminerunt; Christianos vero pollutos, inquit, et contaminatos ex errore implicatos esse dicunt. » *De Civ. Dei*, xix, 23, t. xli, col. 652. Saint Augustin rapporte les paroles de Porphyre citées dans Eusèbe d'après la traduction latine de Porphyre; il cite aussi dans le même chapitre les autres oracles que nous venons de donner d'après Eusèbe. Cf. *De consensu Evangel.*, I, 15, t. xxxiv, col. 1052.

¹ Lactance, *Inst. div.*, iv, 13, 2. Nous donnons le texte, qui est corrompu dans un grand nombre de manuscrits et d'éditions imprimées, d'après les corrections de Wolff, *loc. cit.*, n° 322, p. 185. Cf. édit. Migne, t. vi, col. 484.

² S. Augustin, *De Civ. Dei*, xix, 23, t. xli, col. 650-651.

Quelqu'un ayant demandé à quel dieu il devait s'adresser pour retirer sa femme du Christianisme, Apollon lui répondit : « Il te serait sans doute plus aisé d'écrire sur l'eau ou « de voler dans les airs que de guérir l'esprit malade de ta « femme. Laisse-la donc dans sa ridicule erreur, chanter « d'une voix lugubre un Dieu mort, qui a été condamné publiquement à une mort cruelle par des juges très sages. »

Dans tous les livres de Porphyre que nous avons mentionnés jusqu'ici, le philosophe néoplatonicien se tient sur la défensive et s'occupe plus de réformer ou de glorifier le polythéisme que d'attaquer le Christianisme. Il n'en fut pas toujours ainsi. Plus tard, arrivé vers la fin de sa carrière, il prit l'offensive avec l'ardeur d'un soldat, forcé dans ses retranchements, qui sent la nécessité de vaincre ou de mourir. Dans sa *Philosophie d'après les oracles*, il rapportait les paroles des dieux favorables aux chrétiens comme celles qui leur étaient hostiles; il n'éprouvait point contre eux cette haine implacable qui signala les dernières années de sa vie; mais dans l'ouvrage qui l'a placé au premier rang parmi les ennemis de notre foi, son aversion pour le Christ est sans bornes; il rédige contre ses sectateurs un véritable réquisitoire et il fait avec la plume ce que les persécuteurs faisaient avec l'épée.

On a dit que Porphyre avait été, à Nicomédie, le favori de Galère. Ce qui est incontestable, c'est que, par la publication de son œuvre, il servit les projets de ce cruel persécuteur des chrétiens, soit à son insu, soit de propos délibéré. Sous l'impulsion des mêmes sentiments de haine, il prépara les voies aux mesures violentes

que prit quelque temps après le féroce empereur pour étouffer dans le sang la religion nouvelle. Aussi les Pères le traitent-ils d' « adversaire implacable, » et d' « irréconciliable ennemi ¹. »

L'œuvre dans laquelle Porphyre exhala ses sentiments de haine est intitulée : *Discours contre les chrétiens* ². Ils furent composés en Sicile ³, de l'an 290 à l'an 300. C'est de tous les livres de l'antiquité écrits contre les chrétiens, celui dont il nous est le moins resté. Les réfutations mêmes qui en avaient été faites sont aujourd'hui perdues; à peine en connaissons-nous, d'une manière certaine, quelques rares fragments, cités par occasion dans les anciens écrivains ecclésiastiques ⁴. Il

¹ Τῶ ἡμῖν μὲν ἐχθίστῳ, ἀσπενδος πολέμιος. Théodoret, *Græc. affect. cur.*, x, t. LXXXIII, col. 1064-1065. Cf. aussi col. 793, 801, 840, 882.

² Κατὰ Χριστιανῶν λόγος. D'après l'historien Socrate, *H. E.*, III, 23, t. LXVII, col. 444-445, Porphyre aurait d'abord été chrétien et il aurait écrit son pamphlet contre le Christianisme pour se venger des reproches qui lui avaient été faits par des chrétiens de Césarée. Ce fait ne paraît pas cependant suffisamment établi. Voir Fabricius, *Biblioth. Græca*, 3^e édit., t. v, p. 728, et Siber, *Apostasia Porphyrii vera*, *Observ.* xxvi, dans les *Miscellanea Lipsiensia*, 10 in-8^o, t. 1, Leipzig, 1716, p. 305-339 (B. N., Z. 2113).

³ Eusèbe, *H. E.*, vi, 19, t. xx, col. 561; S. Augustin, *Retract.*, II, 31, t. xxxii, col. 643; Nicéphore Calliste, *H. E.*, v, 13, t. cXLV, col. 1003; S. Jérôme, *De vir. ill.*, 81, t. xxiii, col. 689.

⁴ La Bibliothèque de Carpentras possède un manuscrit qui est ainsi décrit par M. Lambert : *Catalogue des mss. de la Bibl. de Carpentras* : « Codex LXXX, fol. 149-156. *Ex Porphyrio in christianos collecta ab Hugone Grotio*. — Les fragments ou passages sont extraits d'Eusèbe, *Præparatio et Demonstratio evangelicæ*, gr.; de S. Jérôme, *Præfatio ad Danielelem*; de S. Augustin, *De Civitate Dei*; et de S. Cyrille, patr. d'Alexandrie, *Contr. Julianum*, gr. »

nous est donc impossible d'analyser l'ouvrage de Porphyre comme nous avons analysé celui de Celse.

Nous possédons peut-être aujourd'hui, dans un traité de Macaire de Magnésie, publié pour la première fois en 1876, une partie assez notable des objections de Porphyre contre les Évangiles. Malheureusement nous n'en avons point la certitude, parce que les objections que réfute l'apologiste grec, dans ce qui nous reste de lui, sont anonymes. Macaire, l'auteur de ce livre, vivait vers la fin du iv^e siècle ¹; c'était un évêque catholique, surnommé Magnès, parce qu'il était évêque de Magnésie. Il publia, entre autres ouvrages, des *Apocritica* ou *Réponses* aux difficultés contre les Évangiles. Elles ne semblent pas avoir attiré d'abord l'attention, car l'auteur et ses écrits ne sont mentionnés pour la première fois qu'en 787, au septième concile œcuménique. Jusqu'en 1876, on ne connaissait de Macarius que de très rares fragments. A cette date, les *Apocritica* ont été publiés pour la première fois, d'après un manuscrit conservé à Athènes, mais malheureusement incomplet ². Ils comprenaient cinq livres ou dialogues, dédiés au chrétien Théostène. Chaque dialogue renfermait les dif-

¹ Voir L. Duchesne, *De Macario Magnete et scriptis ejus*, in-4^o, Paris, 1877, p. 9 et suiv.; Id., *Vita S. Polycarpi*, Paris, 1881, p. 7; Th. Zahn, *Zu Makarius von Magnesia*, dans Brieger's *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 1878, t. II, 3, p. 450-459; Neumann, *Juliani libri contra christianos*, p. 22, cf. p. 245.

² *Macarii Magnetis quæ supersunt ex inedito codice edidit C. Blondel*, in-4^o, Paris, Imprimerie nationale, 1876. M. Blondel étant mort avant l'impression du travail qu'il avait préparé, l'édition a été publiée par son ami M. Foucart.

ficultés proposées en une journée d'hiver par un philosophe païen, et les réponses qu'y avait faites le chrétien, en présence de leurs amis. L'art du dialogue est nul. L'Hellène expose une série d'objections et l'évêque y répond ensuite dans l'ordre où elles ont été présentées. Le cinquième livre est totalement perdu; il ne reste que quelques lignes du premier; les six premiers chapitres manquent au second. Ce qu'il serait le plus intéressant pour nous de connaître, c'est quel est ce philosophe que Macaire met en scène. Il le disait sans doute dans l'introduction de son travail, mais cette introduction n'est pas parvenue jusqu'à nous.

M. Wagenmann¹ et M. C. J. Neumann² ont conjecturé que ce philosophe n'est pas autre que Porphyre. Cette opinion n'est pas invraisemblable; il est même certain, comme nous le verrons plus loin, que plusieurs des objections reproduites dans l'ouvrage de Macaire avaient été faites par Porphyre³. Ses *Apocritica* nous seront donc utiles pour reconstituer quelques fragments des *Discours contre les chrétiens*. Nous ne pouvons savoir, il est vrai, si les expressions citées par l'évêque de Magnésie sont celles de Porphyre, et il serait téméraire d'affirmer que nous avons là des extraits du célèbre ennemi de notre foi; mais quand les auteurs ecclésiastiques qui ont lu Porphyre nous font connaître

¹ *Jahrbücher für deutsche Theologie*, t. XXIII, 1878, fasc. II, p. 269 et suiv.

² *Juliani libri contra Christianos*, p. 21 et suiv.

³ Dom Pitra, devenu depuis cardinal, avait fait cette remarque avant même que le texte des *Apocritica* fût connu. *Spicilegium Solesmense*, t. I, 1852, p. 549.

expressément quelqu'une de ces difficultés et que nous retrouvons cette même difficulté dans les *Apocritica*, il est très légitime d'y voir, sinon les paroles mêmes du philosophe néoplatonicien, du moins l'écho de sa pensée, et il est permis de s'en servir pour développer les indications fournies par d'autres sources et apprécier ses opinions¹.

L'ouvrage de Porphyre embrassait d'ailleurs une matière beaucoup plus vaste que celle qui est discutée dans les *Apocritica*. L'évêque de Magnésie ne s'occupe que du Nouveau Testament; les *Discours contre les chrétiens* traitaient aussi longuement des livres de l'Ancien, comme nous le savons par quelques indications des auteurs ecclésiastiques du IV^e siècle. Par malheur les renseignements qu'ils nous fournissent sont insuffisants pour reconstituer le plan de cette œuvre célèbre; elle n'est pour nous qu'un corps disloqué, dont quelques débris à peine ont échappé au naufrage du temps.

Tout ce que nous savons, c'est qu'elle était divisée en quinze livres. Parfois Eusèbe ou saint Jérôme nous disent que telle objection qu'ils rapportent était contenue dans telle partie des *Discours contre les chrétiens*.

¹ M. l'abbé Duchesne, *De Macario Magnete*, p. 18 et suiv., croit que le philosophe de l'évêque de Magnésie est Hiéroclès, dont nous parlerons plus tard. Mais comme Hiéroclès n'avait fait que copier ses prédécesseurs, M. Duchesne admet que ce personnage s'était souvent contenté de reproduire les objections de Porphyre. « Non sine jure dicemus eum Porphyrii nuper prolata argumenta refricuisse, præsertim quum Macarius eum ad Porphyrii scripta remittat, III, 42, p. 145; neque adeo temere dixerimus in Magnete nostro audiri aliquo modo Porphyrianam eum christianis controversiam. » *Ibid.*, p. 20.

Ainsi c'est dans son premier livre que Porphyre parlait du dissentiment entre saint Pierre et saint Paul¹. Ce livre semble donc avoir eu pour objet de relever les contradictions que l'auteur croyait découvrir dans les Saintes Écritures. On peut conjecturer par là qu'il cherchait d'abord à jeter du discrédit sur les Écritures en général, avant de les attaquer en particulier. Pour ébranler à l'avance leur autorité, il cherchait en premier lieu à les mettre en contradiction avec elles-mêmes; il entraînait probablement ensuite dans l'examen des principaux écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament, en suivant sans doute l'ordre même de la Bible. Nous allons voir, en effet, qu'il attaquait dans son troisième livre l'interprétation allégorique d'Origène, vraisemblablement à l'occasion de la Genèse; que, dans le quatrième livre, il parlait de la cosmogonie; que le douzième et peut-être aussi le treizième étaient consacrés à la discussion des prophéties de Daniel.

Recueillons maintenant le peu qui nous a été conservé des objections de Porphyre. Nous savons par Eusèbe que, dans son troisième livre, Porphyre combattait l'interprétation allégorique de l'Ancien Testament, à l'aide de laquelle plusieurs écrivains ecclésiastiques, entre autres Origène, avaient voulu réfuter les objections des païens contre les Saintes Écritures. Voici le récit d'Eusèbe, qui nous fournit en même temps une partie des renseignements que nous possédons sur les *Discours de Porphyre contre les chrétiens* :

¹ Cf. S. Jérôme, *Prolog. comm. in Epist. ad Gal.*, t. XXVI, col. 371.

Porphyre, qui, presque de nos jours, pendant qu'il habitait en Sicile, a écrit contre notre foi des livres dans lesquels il combat nos Saintes Écritures, énumérant ceux qui les ont interprétées et ne pouvant rien reprendre à leur enseignement et à leurs affirmations, recourt aux injures, parce qu'il est à court de bonnes raisons, et incrimine les commentateurs eux-mêmes. Il essaie, entre autres, de calomnier Origène, qu'il dit avoir connu dans sa jeunesse, mais en réalité il fait son éloge, disant en partie la vérité, quand il n'a pas pu faire autrement, disant en partie des choses fausses, toutes les fois qu'il a pu espérer de les faire accepter. Tantôt il l'accuse comme chrétien, tantôt il loue et admire sa science en philosophie. Mais écoutons plutôt ses propres paroles : « Quelques-uns, dit-il, ne veulent pas renoncer à la malice des Écritures judaïques; ils préfèrent les expliquer et ils recourent à une exégèse incohérente, en contradiction avec les Écritures elles-mêmes, moins afin de faire l'apologie d'une doctrine étrangère que pour y découvrir l'expression et l'approbation de leurs propres idées. Ainsi, dans ce que Moïse dit très clairement, ils se vantent de voir des figures énigmatiques, ils découvrent, par une inspiration divine, des oracles profonds, pleins de mystères cachés, et, l'esprit rempli d'une vaine fumée et comme fasciné par des prestiges, ils exposent leurs interprétations. » Et un peu plus loin (Porphyre continue) : « Un exemple de cette folie nous est fourni par un homme que je me souviens d'avoir vu quand j'étais encore fort jeune. Il était alors très célèbre et maintenant encore il est très estimé à cause des écrits qu'il a laissés après lui : c'est Origène, dont la réputation est grande parmi ceux qui suivent la même doctrine que lui. Il avait été disciple d'Ammonius, cet homme qui de nos jours a fait faire de si grands progrès à la philosophie, et, à l'école de ce mai-

« tre, il avait beaucoup appris en matière de sciences, mais, « pour la juste conduite de la vie, il suivit une voie con- « traire à celle d'Ammonius. Car celui-ci, né chrétien, et « élevé par des parents chrétiens, dès qu'il eut l'âge de « raison et eut étudié la philosophie, s'empessa de changer « et de vivre conformément aux lois; Origène, au contraire, « né Hellène et élevé dans la religion des Hellènes, s'égara « dans cette audacieuse secte barbare; il se prostitua pour « elle, lui et la science qu'il avait acquise; il vécut person- « nellement en chrétien et contrairement aux lois, et, quant « à sa science, il garda les idées des Hellènes sur la nature « de Dieu et des choses, et il appliqua aux fables¹ étrangères « les explications des Hellènes. Il se nourrissait, en effet, « de Platon. Il avait aussi toujours entre les mains les écrits « de Numénius, de Cronius, d'Apollophane, de Longin, de « Modératus, de Nicomaque et des autres principaux py- « thagoriciens. Enfin, il se servait également des livres de « Chérémon le stoïcien et de Cornutus. Ayant appris de « ces auteurs la manière d'expliquer allégoriquement les « mystères des Hellènes, il l'appliqua aux Écritures judai- « ques. » C'est ainsi que parle Porphyre dans le livre troi- « sième de l'ouvrage qu'il a écrit contre les chrétiens².

Il appartenait à Porphyre moins qu'à personne de reprocher à Origène l'emploi de l'allégorie, car les néo-

¹ Μύθοις.

² Eusèbe, *H. E.*, VI, 19, t. XX, col. 561-568. — Eusèbe fait remarquer, après avoir cité ce passage, que, contrairement à ce que dit Porphyre, Origène était né chrétien et qu'Ammonius avait toujours persévéré dans la foi. Il cite de ce dernier un livre intitulé : Περὶ τῆς Μωϋσέως καὶ Ἰησοῦ συμφωνίας, *De l'accord de Moïse avec Jésus*, évidemment destiné à répondre aux objections des païens qui prétendaient que le Nouveau Testament était en désaccord avec l'Ancien.

platoniciens, dont il était le coryphée, en abusaient étrangement, pour donner un sens acceptable à la mythologie grecque¹. Son maître Plotin, dans les *Ennéades*, interprétait par l'allégorie les fables grecques². Il faisait de même et voyait dans les mythes des conceptions métaphysiques³. Cependant cette critique atteste la pénétration et l'habileté de ce philosophe : il avait mis le doigt sur le côté faible des réponses de certains apologistes, qui, par peur des railleries du rationalisme, étaient tombés dans la subtilité. Celse avait déjà touché cette question en passant⁴, et nous avons eu occasion de remarquer qu'Origène n'était point sur ce sujet à l'abri de tout reproche. L'existence du sens spirituel dans la Sainte Écriture est une vérité certaine, mais celle du sens littéral l'est également. Les écrivains de l'école d'Alexandrie eurent le tort de pousser quelquefois l'amour de l'allégorie jusqu'à l'anéantissement du sens littéral et ils prêtèrent ainsi le flanc aux attaques des ennemis des Saintes Lettres, en particulier de Porphyre.

Eusèbe, qui nous a conservé le passage que nous venons de citer, nous apprend en outre que, dans son quatrième livre, Porphyre comparait le récit de San-

¹ Neander, *Allg. Geschichte der christlichen Religion*, t. I, p. 268. Cf. Origène, *Cont. Cels.*, IV, 42, t. XI, col. 1097.

² Voir dans Vacherot, *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, 1846, t. II, p. 105-108, le résumé des explications allégoriques de Plotin.

³ Vacherot, *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, t. II, p. 109-111. Cf. Porphyre, *De Antro nympharum*.

⁴ *Cont. Cels.*, IV, 51, t. XI, col. 1112. Voir plus haut, p. 139, note 4.

rapprochait de nos doctrines¹. Préludant aux tentatives de réforme que devait entreprendre quelques années après l'empereur Julien, Porphyre, dans ses théories, fit en effet des emprunts au Christianisme et chercha à infuser au polythéisme quelques gouttes de cette sève généreuse. Dans son *Traité de l'abstinence*, il parle de la mortification en termes que ne désavouerait pas un ascète et son langage semble n'être en maints endroits qu'un écho de l'Évangile². Il recommande à l'homme d'imiter Dieu. Là est le vrai, l'unique bien³. Pour lui devenir semblable, il faut dompter ses passions. C'est en cela que consiste la perfection. Le philosophe ne la prêche pas à tous, mais aux sages et à ceux qui comprennent que la félicité consiste à ressembler à Dieu⁴. Ceux-là doivent tout sacrifier au devoir, même la vie. On a vu des Syriens, des Juifs braver la mort pour ne pas violer leur loi religieuse; pourquoi les Grecs n'auraient-ils pas le même courage⁵?

La pureté et l'austérité de la morale chrétienne étaient une des causes du succès de la religion nouvelle, Porphyre voulait en détourner les païens en leur prêchant

¹ S. Augustin, *De Civ. Dei*, x, 29-32; xix, 22-23; xx, 14; t. xli, col. 308-313; 650-653; 697. Dans son Sermon cxxlii, 7, t. xxxviii, col. 1137, il dit : « Porphyrius, a christianis ex aliqua parte correptus. »

² Porphyre, *De abst.*, II, 61, édit. Didot, p. 46-47; I, 42, p. 16. Cf. *Epist. ad Marcell.*, II, *Sententiæ ad intelligibilia ducentes*, 7, édit. Didot, en tête des œuvres de Plotin, p. xxxi.

³ Porphyre, *De abst.*, III, 27, p. 66.

⁴ *Ibid.*, II, 3, p. 24.

⁵ *Ibid.*, II, 61, p. 47.

une morale semblable; il se flattait d'arrêter les défections des âmes généreuses en leur montrant dans l'Hellénisme ce qui lui paraissait propre à les attirer vers le Christianisme. C'est ainsi que, dans ses œuvres philosophiques, Porphyre attaquait indirectement la foi et cherchait à entraver ses progrès.

Dans un autre de ses ouvrages, *La philosophie d'après les oracles*, l'écrivain phénicien, sans lutter encore corps à corps contre le Christianisme, lui portait néanmoins des coups directs et se proposait d'établir la supériorité du polythéisme. Par l'élévation et la rigueur de ses préceptes de morale, il voulait fixer dans l'Hellénisme les âmes fortes, capables de comprendre la grandeur et le mérite du sacrifice, de l'abnégation de soi-même, mais il ne crut pas sans doute avoir encore assez fait pour soutenir l'édifice chancelant de la mythologie. Ce n'était pas seulement la sainteté des sectateurs de Jésus-Christ qui touchait les païens : c'étaient aussi les miracles qui se produisaient dans le sein de l'Église. Il s'imagina, je pense, que, si l'héroïsme des martyrs frappait les cœurs élevés, portés par leurs aspirations naturelles vers le stoïcisme, les dons surnaturels, que Dieu prodiguait à ses fidèles, ne frappaient pas moins ces âmes encore plus nombreuses qu'attire irrésistiblement le merveilleux; il résolut donc de leur démontrer que, sur ce point encore, le polythéisme ne le cédait pas au Christianisme, et, dans ce but, il recueillit tous les oracles que l'antiquité attribuait aux faux dieux : c'était, à son avis, comme autant de miracles qui attestaient la divinité et la vérité de l'Hellénisme. Il donna à ce recueil le titre de *Philosophie d'a-*